

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 34

Artikel: L'esprit du Val-de-Travers
Autor: Bourquin, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199516>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASSENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerolste, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'esprit du Val-de-Travers.

L'habitant du « Bas (!) », qui vient transplanter sa demeure au Val-de-Travers, est frappé de voir combien les gens y ont l'esprit éveillé. Soupers d'invités, courses de montagne, séances de sociétés, réunions d'amis, c'est partout un feu de file de réparties spirituelles, de mots pour rire ou d'anecdotes piquantes. L'ouvrier horloger doit avoir le doigt si délié pour travailler les 12 et 9 lignes, que son esprit se délie à son tour.

Que vaut cet humour? Reconnaissons d'abord qu'il est toujours honnête; chez lui, rien de graveleux, ni d'indécent, comme cela devient, hélas! de plus en plus le cas, presque partout. Souvent aussi, il est piquant, malicieux, mordant, mais il n'a pas l'ombre d'une méchanceté. Sans doute, celle-ci fleurit, chez nous comme ailleurs, en certains milieux ploutophiles, où la médisance remplace l'esprit qui manque, et la calomnie l'humour que l'on n'a pas.

Cet esprit du Val-de-Travers est-il très fin? Ce serait, peut-être, lui faire trop d'honneur. En tout cas, il n'a rien de vulgaire, d'ordinaire. Ce n'est peut-être pas une fine lame de Tolède, c'est sûrement un fleuret délicat, qui touche l'épiderme, sans pénétrer dans les chairs.

Je l'aime, notre esprit traversin, car il fait du bien, il est sain et réconfortant. Il met le rire aux lèvres des travailleurs, il leur fait oublier leurs peines et leurs gains souvent dérisoires, il leur donne pour un moment l'illusion du bonheur. « Je souhaite à tous ceux que j'aime un petit grain de folie », disait Anatole France. Eh! oui, vivent la folie et la gaieté! Le besoin d'oublier la terre, la réalité, leurs déceptions, leurs affronts, si durs aux âmes fières, leurs chocs brutaux, si douloureux aux sensibilités délicates, est un besoin universel. Le rire distingue l'homme des animaux et établit sa supériorité. Le contentement et la gaieté sont les côtés lumineux du caractère. Le rire, le rire honnête, c'est la note juste qui donne le ton au cœur. La joie dans la vie est comme l'huile dans la lampe. La gaieté est morale, car elle est la mère de toutes les vertus. La méchanceté des bons ne va jamais plus loin que la taquinerie. Sachons goûter le charme des divertissements, où l'on n'offense pas Dieu. Comme le dit Jacques-Dalcroze:

Dieu n'aime pas les visages sombres,
 Il régit dans le ciel joyeux.
 Dieu n'aime pas les visages sombres,
 Vers le soleil, levons les yeux!

Et voici, maintenant, quelques échantillons de notre gaieté du Val-de-Travers:

Les quatre paires de lunettes du papa Balthasar.

Vous ne connaissez pas mon voisin Balthasar? Oh! quel brave homme! Il n'a pas son pareil dans tout le village. L'autre jour, il va consulter, à Niederbipp, le médecin-oculiste Ant. Lebeau, surnommé par ses confrères Tire-Lire.

(!) Le Bas est le nom donné au vignoble, dans le canton de Neuchâtel.



L'oculiste examine son client et le fait causer. Papa Balthasar cause volontiers. Il raconte qu'il a passablement d'écritures pour son commerce, qu'il risque un paquet de cartouches ou deux aux abbayes, qu'il a des amis nombreux. Le docteur sait maintenant ce qu'il désirait savoir.

— Voyez-vous, monsieur Vaucher, lui dit-il, votre vue est très fatiguée, et je regrette, pour vous, que vous ne soyez pas venu me trouver plus tôt. D'abord, il vous faut une paire de lunettes pour faire vos écritures, c'est de toute nécessité. Sur la rue, n'est-ce pas, vous aimez reconnaître vos amis et les saluer: je vous en fournirai une seconde pour sortir. Puis, je n'oublie pas que vous êtes tireur, et quand on tire aussi bien que vous, on ne renonce pas facilement à cet exercice, d'autant plus que le tir cantonal approche. Donc, je vous procurerai une autre paire pour que vous puissiez voir la cible à 300 mètres.

Pendant ce temps, la figure du papa Balthasar s'allongeait.

— Diantre! comme il y va, cet oiseau, se disait-il entre ses dents. Une paire pour travailler, une paire pour sortir, une paire pour tirer: ça fait trois paires, et à dix francs la paire, ça fera trente francs. Plus, cinq francs de consulte ». Je n'en gagne pas autant en vendant mes spiraux et mon vermouthe... Décidément il faut que j'arrête ce damné oculiste avec ses lunettes, sans quoi je n'aurai plus un sou pour le tir.

Alors, se levant, et avec le plus malicieux des sourires:

— Eh! monsieur le docteur, pendant que vous y êtes, si vous ajoutiez une quatrième paire... pour dormir.

Propriétaire et fermier.

Un fermier de la montagne arrive, le jour de l'échéance, pour payer ses intérêts. Il est dans les habitudes que, à cette occasion, le propriétaire offre à dîner à son métayer.

Justement midi sonnait à la tour de l'horloge, et notre « montagnon » trouve toute la famille à table devant une bonne grosse soupière fumante. Le brave homme venait de faire deux heures sur des chemins pierreux et se sentait un appétit formidable. Il avait peiné tout l'été pour pouvoir au moins payer ses intérêts au terme. Vous allez voir comment il en fut récompensé! On lui donna une chaise, au bas de la table, mais d'assiette... point. Oh! capitalistes sans cœur et sans vergogne!

— Quel bon nouveau à la montagne, maître Jean? demanda le propriétaire, en passant sa serviette sur la bouche.

— Vous savez bien que chez nous, la vie est, tous les jours, la même, répondit le fermier, d'un air goguenard. Il faut pourtant que je vous dise que, la semaine passée, la truie a mis bas treize petits.

— Treize petits! exclama le propriétaire qui se servait copieusement. Mais alors quand ils sont tous autour de la mère, qu'est-ce qu'il fait, le treizième?

— Ce qu'il fait? répartit notre homme. Eh! c'est bien simple, monsieur Borel, il fait comme moi... il regarde!

Voulez-vous un troisième échantillon? On glose beaucoup sur les ministres et à juste titre: ils sont tellement... hors du mouvement. Voici:

Pasteur et terrinier.

La scène se passe à Fleurier, et le ministre en question est le digne M. Courvoisier...

Un fourneau, — le mot français a beau être poêle, on ne l'emploie jamais au Val-de-Travers, — demandait réparation à la cure. C'était un de ces fourneaux du vieux temps, dans lesquels il fallait que les terriniers se faufilassent tant bien que mal pour les remettre en bon état. Or, notre terrinier, homme corpulent, s'il en fût, était bien parvenu à se glisser dans le minotaure, mais il ne parvenait pas à se dégager. Et le pasteur avait beau suer sang et eau, en le tirant par les jambes, rien ne sortait. Alors, on entendit tout-à-coup une voix, venant du fond du fourneau, qui disait:

— Quel espèce de ministre vous me faites! Vous avez la prétention de sortir les âmes de l'enfer, et vous ne pouvez pas même sortir un pauvre terrinier de son fourneau.

A la dernière, maintenant. Elle est aussi du crû:

Soldat et salutiste.

Une de nos recrues rentrerait à la caserne de Colombier par le train du soir. Voici qu'à la station de Travers monte dans le wagon un salutiste, qui vient s'asseoir juste à côté de lui. Notre recrue ouvrait les yeux comme des portes de grange, car l'armée du Salut venait de

faire son apparition en Suisse et on ne la connaissait pas encore au Val-de-Travers. Il l'examine sur toutes les coutures. Voilà un uniforme qu'il ne connaît pas et dont on ne lui a pas parlé. Larges galons rouges, sang et feu sur la poitrine, S. sur la casquette: qu'est-ce que cela pourrait bien être? Longtemps, il se creuse la tête, pour deviner. Enfin, ne trouvant rien, il adresse à brûle-pourpoint cette question à son compagnon de route:

— Eh! camarade, à quel bataillon appartiens-tu?

Alors le salutiste d'un ton grave:

— Au bataillon du ciel.

Cette fois, la recrue naïve a compris. Notre homme part d'un bon rire et lui répond sans avoir l'air de rien:

— Oh! alors, mon vieux, t'as encore un rude sale bout pour rentrer à ta caserne!

Sur ce, braves gens du Val-de-Travers, continuez, à la veillée, à vous raconter vos bonnes histoires. Le rire est la santé de l'âme. Je n'ai jamais vu rire les méchants.

— Que pensez-vous de tel et tel? disais-je un jour à un paysan, en lui parlant d'un homme qui n'inspirait pas grande confiance.

— Cet individu ne me dit rien qui vaille, me répondit-il, je ne l'ai jamais vu rire.

A. BOURQUIN, pasteur.

Deux signalements.

De même que leurs collègues du reste de la Suisse, les gendarmes et les agents de police du canton de Vaud reçoivent presque quotidiennement une petite feuille intitulée *Recueil général des signalements*, qui s'imprime à Berne et où sont dépeints en quelques lignes les malfaiteurs, les vagabonds, les gens sans aveu, recherchés par la police, les inconnus suspects dont il s'agit d'établir l'identité. Ces portraits ne ressemblent que vaguement à ceux de La Bruyère. On en jugera par les extraits suivants d'un numéro du mois d'août dernier, qui nous tombe par hasard sous les yeux:

Inconnu sourd-muet. — Dans le district de Nidau, Berne, il a été arrêté un inconnu sourd-muet, 40-50 ans, 160 cm., épaules assez larges, cheveux rouges, grisonnants, barbe rouge, yeux gris, front moyen, gros nez à grande racine... Souliers en bois, possède quelques pièces de 5 et 40 centimes et aussi quelques sous français d'où l'on déduit qu'il arrive d'une contrée française, *ces sous ont aussi plutôt l'accent français.* — Aviser la préfecture de Nidau.

Que dites-vous de ces sous qui ont plutôt l'accent français? Il faut croire qu'ils sont moins muets que l'inconnu aux souliers de bois, dans la poche de qui on les a trouvés. Si avec cette précieuse indication nos limiers ne découvrent pas du coup le nom du personnage, c'est qu'ils ne savent pas leur métier.

X., poursuivi pour vol. En fuite. Teint roussé... Oreilles gelées (le signalement est du 15 août)... Taches de mère sur les omoplates... A conduire à Arlesheim.

Ce voleur qui a de si singulières omoplates et qui a le toupet de se promener au mois d'août avec des oreilles gelées, doit être un bien sinistre gredin. Si nous étions la justice, nous offririons une récompense de 1000 francs à qui lui donnerait la dégelée dont il a un si urgent besoin. Mais nous ajouterions que ce que nos confédérés appellent des « taches de mère », ce sont tout bonnement des envies.

Cela leur fait une belle jambe.

Une Vaudoise à Londres, qui a assisté aux fêtes du couronnement du roi Edouard, nous confie ingénument que ce qui l'a le plus frappée, ce sont les superbes mollets des grands

personnages de la cour. Notre aimable compatriote ne se doute pas que ces mollets sont presque tous artificiels. Nous lisons, en effet, dans le *Tam-Tam*:

« Des industriels qui font en ce moment des affaires d'or, à Londres, ce sont les fabricants de faux mollets. Non pas, comme on pourrait le croire, parce que le nombre des cyclistes a augmenté, mais à cause du récent couronnement d'Edouard.

» Dans les grandes cérémonies publiques anglaises, en effet, tous les personnages de la cour, tous les hauts dignitaires, tous les pairs, doivent paraître en culotte courte et en bas de soie. Or les bas de soie collants ne font de l'effet que quand on a quelque chose à mettre dedans.

» Le métier de fabricant de mollets est très lucratif en Angleterre, à en croire du moins M. Clarkson, qui est le roi dans le domaine du rembourrage.

» C'est surtout à l'approche des vacances, déclare-t-il, que les affaires marchent. Les alpinistes, les chasseurs, les joueurs de golf, les automobilistes se font faire de solides jambes que la nature leur a refusées. Parmi nos bons clients, nous comptons aussi les valets de chambre, les valets de pied, les cochers de grande maison. Une belle paire de mollets a droit à des gages supérieurs. Puis nous avons les artistes dramatiques, les danseuses... »

Dans le canton de Vaud, l'honorable M. Clarkson ne ferait pas ses frais, qu'en pensez-vous?

Cein que l'est qu'on mammifère.

Ne sè pas dein lo mondo coumeint cein va ora pè cliào z'écoulès; mà, mè seimbllo que cliào régents font tot cein que pàovont po eimbrouilli lo commerço et eimbètà cliào bouébo ein lào fassent recordà dâi z'affèrès fo nion lài comprend gotta!

Po derè, vouaiti vai po cein que l'ai diont la science naturet? que l'est don l'histoire dè tot cein qu'on vai pè châtore: lo ciet, la louna, lo sèlào, lè bitès, lè dzeins, lè pliantès, lè dzenelhiès, lè coitrons, enfin, quiet! tot cein qu'est pè lo mondo! Eh bin, cliào régents, po poai mi eimbètà cliào bouébo, sè sont mèclia dè débatsi totès cliào z'affèrès po lài fourrà dâi noms dâo diabllo, qu'on ne sâ papi bin cein que cein vâo derè, coumeint vo z'allâ vaire. Po leu, on élèphant, l'est on pachyderme; on bàu, 'na vatse, dâi mammifères-ruminants; lo tsévau et lo bourrisquo, dâi mammifères, mà solipèdes; 'na dzenelhie, on gallinacé; lè z'arandolès (mâ pas cliào que no vignont dè l'Étalie), dâi fissirostres; lè crapauds, lè bôts et lè renailles sont dâi batraciens; 'na tortua, on calédonien; lè coitrons et lè couquelhiès à bibornes, dâi gastéropodes; lè pessons, dâi z'amphibies; enfin quiet, vo dio que l'est on mèclion-mèclietta dâo tonaire!

El l'est la mim'affère po lè pliantès et lè z'herbès: lo bilià, l'aveina et l'ordze, l'est dâi graminèes; les tiuquès, dâi z'ombrellifères; 'na sapalla, lo vouargno, dâi conifères; lè tiudrès et lè tiudrons, ah! atteinèdes-vo vai... ne mè rassovigno pas bin se l'est dâi curepipes-cassées àobin dâi cucurbitacées; ma fai! se n'est pas l'on, l'est l'autro!

Ora, vo mè derè on pou! cein a-te lo fi? et n'ia-te pas dè quie fèrè veni fous cliào bouébo avoué on potringàdzo dinse! Kâ, vo mè derè tot cein que vo voudrè, mà, por mè, on tsat, l'est on tsat et na pas on félin; on bedzu, l'est on bedzu et na pas on longipenne; on caion, l'est on caion, à mein que cein ne sai 'na gouda et on sâ prâo qu'on tchou n'est pas dâo piapâo et lè favioulès dè la villya, cein que sâi fauta dè veni no derè et no z'eimbéguinâ que

l'est oquiè d'autro; na! jamé on no lo farâ eincraire!

Adon, po ein reveni, vo derè que l'autro dzo noutron régent espliquâvè cé commerço à sè bouébo; lào dèvezâvè dâi bitès et lài z'avâi de que lè mammifères l'étiot cliào qu'aviont lo livro et dâi tètets, coumeint la vatse, la cabra et autro! lào z'avâi de assebin que lè carnassiers l'étiot cliào que viquessant dè tsai; lè z'herbivores, cliào que medzivant de l'herba et dâo recor; lè z'insectivores, cliào que sè nourressant dè moussellions, dè motsès et dè tavans, etsètra, quand tot d'on coup lo régent vai lo bouébo à Pégan, que fasâi lo fou avoué on autro 'na pas attiutâ; assebin, s'arrête franc et l'ai fâ:

— Dis vai, Pégan, pisque l'attiutè tant bin cein que ye dio, dis-mè vai cein que l'est qu'on mammifère?

— L'est cliào que baivont lo mame! l'ai répond lo patifou.

L'est verè que l'est on bon qu'étâi ào banc derrâ que l'ai avâi cein subliâ; la reponsa a fè crèvâ dè rire tota l'écoula, l'est bin verè, mà, tota galèza que l'étâi, le n'a pas ètâ ào régent, qu'a bailli ào bouébo Pégan à recopiya cinq iadzo après l'écoula on chapitre dè clia science naturella po l'ai apprendre à bin savâi cein que l'est qu'on mammifère.

LA GRÈVE

NOUVELLE

Suzanne achevait de dresser son goûter; petits fours fondants et marrons glacés, lorsque la porte s'ouvrit. Elle se retourna et prononça gaîment:

— Tiens! bonjour, Julia. C'est bien d'arriver la première.

Les deux amies s'embrassèrent, puis toutes deux commencèrent bientôt une causerie coupée, faite de paroles autant que de sourires.

Un coup de sonnette les interrompit, et, à leur tour, apparurent deux jeunes filles, deux sœurs, l'une, la cadette, un peu plus grande et surtout plus jolie que l'aînée. Deux exclamations les accueillirent:

— C'est Valentine!

— Et Lucienne!

Maintenant, le cercle était au complet.

Tous les jeudis, M^{lle} Suzanne d'Albers recevait; c'était son « jour » à elle, indépendant de celui de sa mère. Une réception, non, une réunion plutôt, car les banales connaissances en étaient bannies; en réalité, c'était: *la réunion de la grève.*

Depuis trois ans, en effet, les quatre amies avaient fondé, la « grève du mariage ». L'idée première était née un soir de bal, à la noce d'une amie commune où elles étaient toutes quatre demoiselles d'honneur. Subitement, songeant à toutes celles qui déjà étaient enchaînées, à plusieurs surtout dont la vie était triste, manquée ou insupportable, elles avaient décidé, dans leur sagesse de vingt ans, de rester filles. Valentine redoutait les tracas de la famille; Lucienne, elle, sentait que si son mari n'était pas parfait, elle deviendrait folle; et Julia, énumérant tous les cas où une femme peut être malheureuse en ménage, avait des vertiges, tandis que Suzanne, niant l'amour, assurait nettement que ces monstres d'hommes ne se marient plus, de nos jours, que pour l'argent. Bref, d'un accord commun, on avait juré de repousser toute demande, et la grève avait été votée à l'unanimité. De ce jour-là aussi la réunion du jeudi avait été décrétée.

Par exception, un membre du sexe masculin était toléré au sein du comité; c'était Michel, le cousin de Suzanne. Ces demoiselles l'avaient jugé pas dangereux. Professant en apparence les mêmes idées qu'elles-mêmes, on se servait de lui pour savoir les petites malices des hommes, pour juger aussi d'après nature, et lui, sceptique et rieur, s'amusait énormément lors des grandes discussions, quand Julia, par exemple, soutenait que tous les maris sont taquins « avec intelligence », et que Valentine, au contraire, disait que c'est « par bêtise... Parfaitement, ils sont tous méchants et bêtes! »

Ce jeudi-là, la réunion était complète. Michel, à son tour, venait d'arriver.